

Une chienne et des arbres

Il n'y avait pas meilleur endroit pour panser ses plaies que la forêt. L'homme s'y était réfugié après la rupture. Il y possédait un chalet en rondin. Enfin, il s'agissait d'une cabane toute simple, faite d'une seule pièce à l'exception de la salle d'eau. Il n'y avait pas âme qui vive à des kilomètres à la ronde. Cet isolement lui permettrait de faire le vide, de se retrouver et de réfléchir à cette femme qu'il aimait profondément et qui n'avait pas su l'aimer en retour. Cette femme avait rompu sans coup de semonce. Il ne comprenait pas ce qui venait de lui arriver. Il était sonné.

Il avait quitté ses potes, la veille, dans un bar du centre-ville, après un match de hockey des Canadiens, sur une note d'humour. Il n'était pas l'homme de sa vie de la femme de sa vie. Tout avait été dit. Ils avaient bu en silence. En fin de soirée, ils s'étaient fait une accolade à grands coups de claques dans le dos en se promettant les uns les autres de faire attention à eux. Ils les aimaient ses chums pour le sport, pour la fête, pour les coups de main. Pour pleurer, il n'avait besoin de personne.

Arrivé au chalet de bon matin, il avait fait un feu de bois dans le poêle aussitôt la porte refermée. Il faisait froid, mais la pièce ne prendrait pas de temps à se réchauffer. Sa chienne Sacha était partie se dégourdir les pattes aussitôt la porte de la camionnette ouverte vers la liberté. Elle devait renifler les pistes de lièvres et de chevreuils. Elle reviendrait quand elle en aurait envie, pour manger surtout, à moins qu'elle n'attrape une proie. Elle était libre comme tous les êtres vivants qu'il aimait. Libre de le choisir ou pas. La femme avait eu peur de la liberté.

Aussitôt les tâches obligatoires à sa survie effectuées, il se rendit compte qu'il avait faim. C'était bon signe, la peine lui avait coupé l'appétit quelques jours. Il serait bien ici pour apaiser la tristesse qui retournait l'estomac. Il sortit une soupe de lentilles de la glacière, la versa dans un chaudron et le posa directement sur le poêle en fonte dont la flamme dansait fortement alimentée par l'air de la cheminée. Il baissa un peu l'intensité du feu. S'il pouvait baisser aussi facilement l'intensité de son amour, tout irait pour le mieux. Ce n'était malheureusement pas si facile.

En prenant place à table, il sourit en regardant une pierre noire polie posée devant lui. Une amie lui avait offert cette pierre en forme de galet, il y a fort longtemps, sur laquelle était gravé le mot « foi ». Foi en la vie, en tout être vivant, en dieu, lui avait-elle dit. Garder la foi que la vie fait bien les choses. Sorcière, pensa-t-il en soupirant.

La soupe engloutie, l'homme ressortit dehors prendre un bol d'air frais, pur et froid de la forêt qui sentait bon le sapinage et le lichen. Il suivit la trace de sa chienne. La neige ne lui permit pas d'avancer si facilement. La nature était belle, mais elle était parfois contrariante. Il s'arrêta, prit appui sur un arbre. Un grand pin. Son père lui avait appris à faire la différence entre le pin blanc, le pin jaune et le pin rouge à la façon dont sont disposées les aiguilles au bout de la branche. Il aimait les arbres qui communiquaient entre eux par les racines. Il aurait aimé communiquer mieux. Il aurait aimé être compris en silence. Les silences parlent beaucoup. Ils ne sont pas toujours qu'une absence de mots. Ils sont aussi une présence à soi, à l'autre, qui se veut juste et vraie. La femme n'aimait pas le silence qu'elle confondait avec le mépris alors qu'il n'en était rien.

Sacha le retrouva alors qu'il retournait vers la cabane, épuisé d'avoir tant marché dans les boisés couverts de neige. Elle était joyeuse du matin au soir. Cette chienne riait tout le temps. Elle était surtout heureuse d'être avec lui. Cœur de chien. Il avait la loyauté du chien qui rend les humains vulnérables. La femme n'aimait pas la chienne. Sacha l'avait bien sentie. Il faut se méfier des personnes que les chiens n'aiment pas. La chienne courait devant lui s'assurant toutefois de ne pas mettre trop de distance entre eux. La distance est parfois nécessaire. L'éloignement, c'est autre chose. Ça fait mal.

Revenus à la cabane, l'homme et la chienne se secouèrent pour enlever la neige accrochée aux vêtements ou à la fourrure. Il n'y avait rien à faire le soir au milieu des bois, sinon lire ou dormir. Pas d'écran, pas de réseau wifi. L'homme prit un roman qu'il n'avait pas encore entamé. Il deviendrait peut-être le titre de ce livre : « Le vieil homme qui lisait des romans d'amour ». Étendu dans son lit, Sacha avait déposé sa grosse tête de Saint-Bernard sur ses jambes et elle le regardait. Ça va aller, lui dit-il. Ne t'en fais pas trop, ça va aller. Il faut juste un peu de temps.

Rassurée, Sacha ferma les yeux et s'endormit. Il aimait le son de sa respiration. La chienne l'apaisait. Les chiens ont tout le temps du monde. La femme vivait dans l'urgence. C'était compliqué pour rien. Il savait que la tristesse passerait. Il avait la foi que la vie fait parfois bien les choses. La peine était toutefois bien présente. Son cœur se serra à la pensée de cette femme qu'il aimait encore. Au milieu de la forêt, les larmes se mirent à couler doucement jusqu'à ce qu'il s'endorme de fatigue. Demain, l'homme serait déjà mieux, la chienne y veillerait.